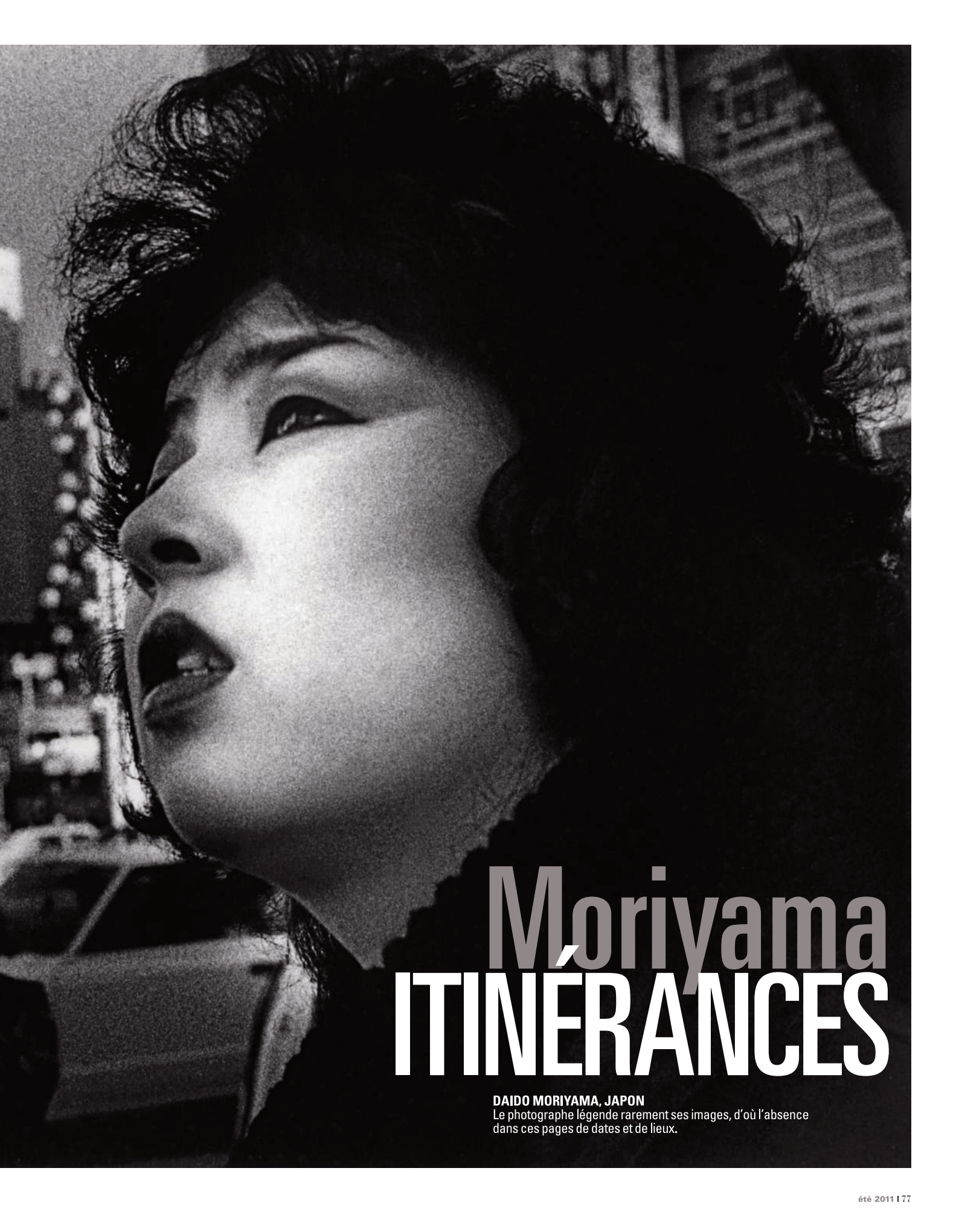


# Polka publie le portfolio du maître japonais

Clichés pris à l'arraché, noirs et blancs contrastés à l'extrême, cadres chahutés, flous... C'est une nouvelle grammaire de l'image qu'a inventée ce photographe majeur de l'après-guerre. Témoin de la reconstruction après Hiroshima et la capitulation, Daido Moriyama voit, dans l'antagonisme entre tradition et modernisation forcée, les racines de l'angoisse sournoise qui ronge la société japonaise.

Ce photographe nomade, influencé par William Klein et Jack Kerouac, parcourt le Japon en un voyage initiatique où se révèle, dans « la confusion entre l'espace et le temps », l'esprit tourmenté du Japon.





# Moriyama ITINERANCES

**DAIDO MORIYAMA, JAPON**

Le photographe légende rarement ses images, d'où l'absence dans ces pages de dates et de lieux.





**DAIDO MORIYAMA**

**JAPON**

Moriyama n'a pas peur des bouleversements. Il a documenté un demi-siècle de métamorphose des cités japonaises.



**DAIDO MORIYAMA**  
**JAPON**

Provocations du sexe à l'occidentale « importé » par les nombreux soldats américains qui ont occupé le Japon dès 1945.



**DAIDO MORIYAMA**  
**JAPON**

Icône japonaise de la photographie, Moriyama est aussi l'auteur de carnets de voyage, qu'il rédige avec la plume de celui qui a vu la route.









**DAIDO MORIYAMA**  
**JAPON**

Moriyama fut le chef de file du mouvement Provoke qui a redéfini dans les années 60 et 70 le langage photographique.



## JAPON

On compare souvent les travaux de Daido Moriyama à ceux de William Klein. Des gueules, des premiers plans imposants, des blancs saturés. Chez Klein, le métro de New York ; chez Moriyama, celui de Tokyo.

**DAIDO MORIYAMA**  
**JAPON**

Les femmes constituent  
un chapitre de son œuvre.  
Ici, le bain traditionnel  
et la pudeur  
de la nudité japonaise.







**DAIDO MORIYAMA**

**JAPON**

Deux photographies emblématiques de Moriyama.  
L'inquiétude d'une génération qui a grandi grâce  
à – et malgré – la présence américaine.



株式会社 靴関商店倉庫

# Daido Moriyama : “Les photographies constituent l’histoire de la mémoire. C’est le mythe de la lumière”

par Jean-Kenta Gauthier

« **D**ai-do » signifie « le grand chemin » en japonais. L’homme a le destin de son prénom. Daido Moriyama est un photographe sur la route, qui raconte sa vie vagabonde dans son autobiographie « Mémoires d’un chien » – d’un chien errant, comme la bête au regard hargneux qu’il a photographiée, il y a vingt ans, devant la base aérienne de l’armée américaine à Misawa, au nord-est du Japon. Daido Moriyama naît en 1938. Son père, qui travaille pour une compagnie d’assurance-vie, est continuellement muté. Une enfance nomade que le jeune Daido goûte comme une invitation au voyage. Il a à peine 7 ans, l’âge de raison, quand le Japon capitule en catastrophe ; il connaîtra l’après-guerre, l’occupation par les troupes américaines, l’invasion des juke-boxes, le tapage des boîtes et des bars de nuit, l’éclat des bagnoles chromées et le boucan des bécanes.

## DAIDO MORIYAMA JAPON

Pionnier dans les techniques photographiques, Moriyama a dégradé ses négatifs en les exposant, en pleine lumière, à la fenêtre de son studio de Tokyo.

A 21 ans, Moriyama quitte Osaka et s’installe à Tokyo. Il y rencontre le photographe Shomei Tomatsu. Tomatsu explore sans fin le monde, nourri d’un désir inépuisable de raconter la ville, les rues, les gens. Il n’avait que 11 ans lorsqu’il vécut les bombardements américains : au lieu de se réfugier dans les abris, il contemplait avec fascination ce spectacle par la fenêtre de sa chambre au premier étage, comme un enfant accoudé au balcon devant un feu d’artifice. Tomatsu sera l’auteur de « Hiroshima-Nagasaki Document 1961 », somme historique sur les effets des bombes atomiques, et « Le crayon du soleil », prose lumineuse sur les paysages d’Okinawa. Il est un guide pour Moriyama, qui assiste en même temps Eikoh Hosoe, auteur de « L’épreuve par les roses » (« Ordeal by Roses », 1963) avec l’écrivain Yukio Mishima. Hosoe et Tomatsu invitent Moriyama à rejoindre Vivo, agence formée par dix photographes associés à la suite de l’exposition-manifeste

« Dix regards » à l’été 1957. L’agence est bientôt dissoute, mais Moriyama devient un chef de file du mouvement Provoke, du nom de la revue éphémère de photographie qui, en 1968, publiait le meilleur de la photographie contemporaine japonaise. Provoke relève un double défi : l’image comme seul moyen d’expression, le rejet des démarches artistiques traditionnelles.

L’année 1968 consacre la révolte au Japon : le 21 octobre, à 30 ans, Moriyama assiste à Tokyo aux plus importantes émeutes des opposants au traité américano-japonais de coopération et de sécurité mutuelle que le gouvernement avait signé en 1960. Ces années baptisent ces photographes. A l’instar d’un William Klein en Occident, ils racontent la nation bouleversée et élaborent une nouvelle grammaire photographique : ils saturent les noirs et blancs, poussent les pellicules à leur extrême limite, éclatent le grain, désordonnent les plans, recadrent à vau-l’eau, photographient la vie nocturne sans trépied et consacrent le flou. Ils documentent en gros plans la jeunesse houleuse et les laissés-pour-compte. Moriyama, pionnier dans la technique, ira jusqu’à suspendre ses négatifs en pleine lumière devant la fenêtre de son atelier pour les détériorer, les tacher, les « pastelliser », voire les brûler. Il est le témoin d’une génération à fleur de peau, ses clichés sont ambulants car ils dépeignent le quotidien d’une société qui erre. Plus de trente ans après « Les bas-fonds » du réalisateur Akira Kurosawa, le Japon a subi une défaite et s’efforce de se mettre à l’heure moderne ; Moriyama raconte la fange japonaise et l’occidentalisation précipitée d’un peuple contraint et souvent inquiet. Son terrain de prédilection sera le quartier de Shinjuku à Tokyo, plus précisément les rues de Kabukicho itchome, quartier général du mauvais genre, des bars de nuit, de la drogue, de la prostitution et de la mafia. Des ruelles qu’un autre grand photographe japonais, membre du mouvement Provoke, connaît par cœur – Araki, avec qui Moriyama publiera un livre titré spontanément



« Shinjuku » (éd. Heibonsha Ltd, 2005). En marge des revendications des détracteurs de l'occupation et de ses conséquences, on chante dans ce village nocturne les airs populaires du désespoir, les « enka » : « La joie s'est enfuie » de Mina Aoe ou encore « Donne-moi la raison de ces larmes » de Jun Mayuzumi. Des refrains au sentimentalisme excessif, souvent vulgaires et pourtant charmants, confie Moriyama dans ses Mémoires. Les berceuses du quartier qui se vantaient de ne jamais dormir.

**M**oriyama, auteur prolifique de livres de photographie, est un grand lecteur. Il a grandi avec les écrits du sulfureux Yukio Mishima,

icône de l'avant-garde littéraire, auteur de fresques historiques sur les grandes familles qui affrontent les tourments de la modernité, et qui dramatisa sa disparition en tentant un coup d'Etat voué à rétablir les pouvoirs de l'empereur : au deuxième étage de l'école militaire du quartier général du ministère de la Défense, il prit en otage le général commandant en chef des forces d'autodéfense avant de se donner la mort avec ses compagnons d'armes, comme le voulait le code des samourais. C'était en 1970. Mishima, le poète au corps d'athlète, à l'œuvre hantée par l'ancien régime, la mort et le sexe, avait posé dans le jardin de sa résidence, à Tokyo, en saint Sébastien transpercé par les flèches, devant l'objectif d'Eikoh Hosoe. A l'heure où le peuple japonais est occupé par un ennemi qui lui offre, en même temps, les moyens économiques et financiers de se relever, le nationalisme de Mishima est une réponse violente et se veut un rappel à l'ordre. Moriyama est le témoin des changements profonds qu'impose la modernisation, de l'adaptation ou du déclin des anciennes valeurs ; Mishima n'est pourtant qu'un amour de jeunesse. Il lui préférera celui à qui ses Mémoires se réfèrent sans cesse, Jack Kerouac.

Aussi paradoxal soit-il, au lendemain de la capitulation, sous l'occupation militaire, Moriyama vénère un écrivain américain. Le photographe pour qui l'errance est source de travail a puisé chez l'auteur de « Sur la route », l'étoile de la Beat generation, une vision du voyage. Dans un chapitre de son autobiographie, il se compare à Kerouac à travers leurs voyages initiatiques permanents : « Un voyage solitaire et narcissique ne fait qu'aggraver le vide qu'on ressent une fois rentré. Suivre mentalement



Devant la base militaire américaine de Misawa, au nord-est du Japon, un chien errant. Moriyama en a fait son alter ego. Il a intitulé ses Mémoires : « Memories of a Dog » (2004), soit Mémoires d'un chien.

une route illusoire est comme une lettre d'amour sans destinataire. » Moriyama n'est jamais rentré de voyage, sa photographie est le langage de la vadrouille. Il se souvient de son arrivée, un soir, durant un vagabondage estival, dans une petite ville qu'il ne nomme pas : « Je regarde, absent, les lumières de la ville vaciller à travers l'air tiède qui flotte sur la place de la gare, et je ressens l'impatience de mon esprit qui n'a pas encore tout à fait quitté la ville d'hier, alors que mon corps est bien arrivé dans cette nouvelle ville. » On peut faire voyager son corps, on fait surtout voyager son esprit. Il continue : « Alors que je poursuivais mon périple, les scènes qui se déroulaient sous mes yeux se confondaient avec des scènes que je gardais en mémoire. La confusion entre l'espace et le temps peut soudainement plonger le voyageur dans l'incertain. » La photographie de Moriyama n'enregistre pas ce qui se passe au-dehors, elle est le récit de son itinéraire. Elle n'illustre pas, n'apporte pas de réponse, elle est « une énigme » qui se pose dans « la ville qui est comme un labyrinthe ». Eugène Atget, le photographe français qui a immortalisé les rues et la vie parisiennes au début du XX<sup>e</sup> siècle, aurait perdu l'envie de photographier Paris au lendemain de la Première Guerre mondiale, car sa physiologie avait changé. Moriyama aime cette anecdote qui conforte sa vision : « Le caractè-

re documentaire de la photographie n'est pas simplement le fait de s'arrêter sur un événement. Il a bien plus la particularité d'être sans cesse lié à l'expression du temps qui s'étire indéfiniment avant et après cet événement. » Les photographies ne racontent pas l'histoire du monde, n'illustrent pas la suite des événements, mais expriment la vie de leurs auteurs.

En 1826 ou 1827, à Saint-Loup-de-Varennes, Nicéphore Niépce réalisait la première photographie de l'histoire, « Point de vue du Gras » : une arrière-cour, des immeubles et des toits depuis une fenêtre en hauteur. « La première mémoire de la lumière dans l'histoire », commente Moriyama qui poursuit : « Cette image singulière n'appartient ni à Niépce ni à moi qui la regarde. Elle est un souvenir du monde, une mémoire à propos de la photographie. » Et de conclure : « Les photographies sont les empreintes de la lumière et de la mémoire, les photographies constituent l'histoire de la mémoire. C'est le mythe de la lumière. »

Les clichés de Daido Moriyama sont une histoire. Entre les traditionnels cerisiers en fleur du mois de mai, les feux d'artifice en été, les lumières limpides d'automne et les facettes brutales d'une modernité qui a déboulé si rapidement, ses photographies s'apprécient et se succèdent comme dans un vaste carnet de voyage. Un lent recueil d'errances. ●